

Une décennie du regard d'un éducateur

Quatre textes de Bernard Brasseur

Janvier 2015

Bernard Brasseur
Sous-directeur pédagogique
IMP La Providence Étalle

Quel est le message ?

La vie, à ce que l'on dit, est une traversée d'un fleuve qui est loin d'être tranquille. Les premiers mouvements sont donc de pouvoir anticiper, les risques au mieux, entre le courant, les remous, les bancs de sable, les déchets charriés...

C'est ce qu'on appelle l'adaptabilité au milieu. Il y a une part de chance, une part d'apprentissage, une part de capacité à retenir de l'expérience qui vont déterminer nos choix, nos initiatives ou au contraire nos dérives, nos blocages face aux aléas, à la nouveauté, à l'imprévisibilité.

Cette adaptabilité commence dès notre naissance et perdure toute notre vie. Adaptabilité liée d'abord à notre dépendance : petit, à l'affection, à la sollicitude et aux stimulations plus ou moins marquées de nos parents, plus grand, aux attentes des autres et à notre motivation à nous insérer dans une société qui nécessairement a une culture dominante.

L'équilibre sur la barque est précaire, surtout si on n'a pas reçu ce capital de départ qui nous met en confiance, qui nous fait croire en nous-même, qui nous donne les bonnes rames pour nous diriger au mieux et avancer. Car hélas, certaines personnes n'ont pas eu dans leur petite enfance les atouts que la plupart d'entre nous ont eu la chance de recevoir : négligence, maltraitance, voire indifférence des parents amènent à créer des mécanismes de survie pour tenter d'exister, d'en « valoir la peine » aux yeux des personnes censées s'occuper d'elles. Ces mécanismes se rigidifient, s'ancrent comme les seules solutions possibles, et empêchent une nouvelle adaptabilité à un milieu différent, même si celui-ci est beaucoup plus bienveillant. Il est donc très difficile de changer ses façons de faire et de penser et d'utiliser de nouvelles rames de la bonne manière sans guide, sans aide, sans étayage.

L'équilibre de la barque va alors dépendre de la manière dont d'autres barques vont venir l'aborder et la « border » afin de lui permettre au final de tout doucement d'avancer. L'aborder devrait se faire sans jugement de la personne et de son histoire, dans le respect de ce qu'elle est maintenant, dans ce qu'elle est capable de donner d'elle-même pour le moment plutôt que dans ce qu'elle est capable de donner dans ses possibles. Car il faut avant tout la border bord à bord, sans heurts, sans intrusion,

pour qu'elle se sente en sécurité, se sente en confiance avec un nouvel entourage, et qu'elle puisse créer de nouveaux liens, qu'elle se sente capable, ... avant de créer avec elle de nouveaux projets. Cela demande du temps, de la persévérance, de la compréhension. Et cela est bien nécessaire, car le courant dominant dans notre société marque principalement une culture de la performance qui va mettre en exergue cette aptitude d'adaptabilité comme terreau à la « réussite » : être le meilleur, le plus fort, et avoir le plus, le mieux, ... à tout prix. Ce courant de l'individualité et de la compétitivité, c'est lui qui nous traverse principalement. Il donne l'illusion, si on s'y conforme de maîtriser ce que nous faisons en cherchant à être reconnu comme le plus intelligent, le plus riche, et finalement à être dans l'adaptation du toujours plus (en faire plus, en avoir plus, ...) ainsi que du consommable, du jetable.

Y a-t-il vraiment une place pour des personnes fragilisées dans une société qui crée dans la foulée de plus en plus de « laisser pour compte » ? Le mépris de plus en plus affiché ouvertement par certaines politiques envers les plus faibles et les plus démunis montre bien une indifférence à la souffrance de l'autre. Les vents d'ouest soufflent une société égocentrée, presque psychopathe à force de regarder uniquement son nombril. Qui sont les prochains sur la liste des « inutiles » à sacrifier sur l'autel de la rentabilité ? Heureusement, quelques soubresauts d'empathie montrent qu'il y a encore de l'espoir, des initiatives citoyennes prennent le contre-pied de ce marasme humanitaire.

« L'avenir n'est pas ce qui va nous arriver, mais ce que nous allons faire » nous dit Henri Bergson.

Toutes ces personnes de plus en plus nombreuses qui nous ameutent, qui nous réveillent nous disent qu'il est temps, et peut-être de façon de plus en plus urgente de faire des choix, pas seulement pour nous-même, mais pour donner du sens à « être » dans cette humanité qui veut encore faire « société » en reprenant des valeurs de solidarité, de partage, d'équité, de convivialité...

Sommes-nous alors uniquement les témoins passifs, ou voulons nous être, comme le suggère Pascale Seys (l'ange de l'histoire) au moins les messagers de l'histoire, avec la question fondamentale : quel est le contenu du message ? Nous, rameurs invétérés de l'aide et de l'accompagnement à la souffrance de l'autre avons à partager un message d'humanité à cette société inassouvie, ne sachant plus se remplir que d'argent ou de matériel, toujours insatisfaite... la correspondance est tellement flagrante avec les personnes dont nous nous occupons que nous pouvons évoquer les mêmes pistes pour sortir de l'impasse :

- Donner du sens à ce que l'on fait : ne pas être que dans le paraître, l'avoir ou la représentation pour exister aux yeux des autres, être quelqu'un dans des valeurs positives à défendre, dans des positionnements, dans l'agir au mieux-être de moi-même mais surtout de mon environnement, et donc de « l'autre », être conscient de certains enjeux (géopolitiques, sociétaux, climatiques...) en s'informant nécessairement à plusieurs sources et en pouvant y réagir avec mes moyens.

Nous, rameurs invétérés de l'aide et de l'accompagnement à la souffrance de l'autre avons à partager un message d'humanité à cette société inassouvie [...]

**Apprendre
à relativiser,
prendre du
recul, sortir
de l'urgence,
ré-apprendre
à se poser,
à réfléchir
avant d'agir,
ne pas aller
dans les
solutions
toutes faites**

• Accepter la différence : le handicap, la maladie, les personnes qui n'ont pas la chance de trouver du travail, les « étrangers », ... sont la cible des invectives de certains politiques qui les rendent responsables de tout ce qui ne va pas. Cependant, la vulnérabilité n'est pas l'apanage que des soi-disant « tires-au-flanc » et autres profiteurs de système, elle pend au nez de chacun de nous : la maladie physique ou psychique, l'accident qui amène le handicap, la perte d'emploi, l'immigration pour cause de guerre ou autres... ne sont pas que des réalités justes bonnes à être vécues par les « autres » . Sortir de la démagogie et des jugements de valeurs faciles nous amènent à mieux comprendre l'autre, et à en avoir un regard moins caustique et j'espère plus bienveillant.

• Tisser du lien : c'est sans doute la recette qui crée les meilleures conditions d'un certain bonheur. Avoir un réseau familial, amical sur lequel on peut compter, avec lequel nous avons envie de partager plein d'évènements joyeux ou tristes, de la complicité, des personnes qui vont pimenter notre vie, qui se préoccupent de nous comme nous nous préoccupons d'elles, sans autres projections que d'être bien ensemble.

• Créer des endroits et des moments conviviaux : des endroits de rencontres, pour partager les mêmes passions, envies, imaginaires, des valeurs ou des objectifs communs, ou pour créer ensemble quelque chose qui nous transcende. Associations et clubs divers... permettent ces rencontres si nécessaires à notre équilibre.

• Donner à chacun une place : tout le monde a le droit à avoir « sa place » au milieu des autres, son utilité dans la mesure de ses motivations et de ses capacités. Personne ne devrait se sentir mis à l'écart, tout le monde peut amener, à sa manière, sa pierre à l'édifice, plutôt que de subir le regard jugeant et débilitant de ceux qui savent, parce qu'ils ont soi-disant l'intelligence, l'argent, le pouvoir, ...

• Apprendre à relativiser, prendre du recul, sortir de l'urgence, ré-apprendre à se poser, à réfléchir avant d'agir, ne pas aller dans les solutions toutes faites, trouver des alternatives, et ré-apprendre à se déposer, sur des personnes des temps, des lieux rassurants, permettant de se ressourcer, de sortir de l'entrain souvent infernal du quotidien et enfin, amener ce grain de folie qui nous fait vivre des moments privilégiés, hors du temps.

Au-delà du message, les veilleurs éveillés nous invitent à prôner la tolérance, et à ne pas vouloir être parfait ou de l'exiger des autres, au contraire. Nous ne sommes pas des robots, et nos sentiments, nos fêlures font autant notre richesse que nos « performances » . Notre force vient de l'assemblage de nos différences, non pas dans la compétition, mais dans la résilience portée par chacun de nous à donner un outil, une écoute, une autre voie (voix), une chance, et surtout une main tendue qui permet à l'autre de se réaliser. 🐼

Août 2024

Vulnérable

Je suis une personne vulnérable. On peut m'attaquer facilement, car j'ai des points de fragilité, souvent bien visibles. On me prend pour une personne faible, qui ne se bat pas, qui en fait trop pour qu'on la remarque, ou au contraire, qui s'efface tellement qu'on ne la remarque qu'à peine.

La vulnérabilité n'est ni une tare, ni un manque de volonté de la personne. Elle est plutôt une conséquence d'une trahison de la vie : trahison d'une personne aimée, d'un parent, d'un conjoint, d'un ami, d'une famille, d'une histoire de vie difficile, trahison des limites mentales ou physiques imposées par son propre corps (handicap, maladie, vieillesse, hypersensibilité, éponge émotionnelle...)... Par malchance, elle s'inscrit dans une culture de la compétition omniprésente qui exclut, qui préconise l'égoïsme plutôt que le partage et la collaboration, le cartésien plutôt que l'altruisme. Être vulnérable devient alors une tare, une faiblesse qu'il faut cacher.

Chacun a ses vulnérabilités plus ou moins grandes. Chacun a sa manière de les gérer, de vivre avec elles. Mais sans l'autre, sans son écoute et son regard, comment passer outre, comment se construire autrement ? Est-ce que tu m'écoutes ? La question n'est pas anodine, surtout chez des personnes en fragilité. La plupart du temps, on entend la suggestion, la demande, le récit des épisodes de vie... sans en prendre la juste mesure. Notre cerveau logique cherche déjà la solution, le contre-argument, avant même que la personne ait fini sa phrase. Les phrases assassines qui clôturent alors définitivement la conversation sont : « j'ai déjà connu cela », « moi, c'est pire », « prends sur toi, ce n'est pas si grave »... Les grands spécialistes du « je sais mieux » viendront aussi dire : « moi, j'y arrive, à prendre la juste mesure des choses, il faut prendre du recul »...

Ce raisonnement très clivant devient une prise de pouvoir sur la relation où est exclue la compréhension de l'autre dans son ressenti, parfois dans sa souffrance. Donc, sous des airs d'empathie, j'entends, mais je n'écoute pas. L'autre devient le reflet à ma mesure de ce qu'il devrait faire ou être. Mais qu'est-ce qu'il devient, où est-il vraiment dans tout cela ? « Regardez-moi, regardez-moi »... Cela semble être aussi la devise d'un nouveau monde qui se construit dans ce marasme du « paraître », à être mieux, ou du moins aussi bien que l'autre. J'existe, s'il vous plaît, j'existe, j'ai plein d'amis sur les réseaux sociaux qui me « likent ». Je déballe ma vie, mes lieux communs, mes rengaines à qui veut les voir, sans filtre, prêt à tout pour avoir un maximum de « followers ». « Regardez-moi, regardez-moi » j'ai les habits des meilleures marques, le portable dernier cri, la dernière montre connectée... Et pourquoi pas, si cela fait du bien à mon égo. Et pourquoi pas, si je me sens mieux considéré, valorisé. Sauf si plus rien d'autre n'a de la valeur, si je n'existe plus que comme une façade. La tentation est grande par facilité, par conformisme à un milieu ambiant de ne plus se « confronter » à l'autre et à son regard que par le biais des écrans, ou de n'attacher du prix qu'uniquement à son apparence. À force, on en devient finalement banal, anonyme parmi tant d'autres qui voudraient aussi être dans la lumière.

Le leurre de la façade ne fonctionne qu'un temps. « Regardez-moi autrement » nous dit ce jeune par tous les pores de sa peau, par ses crises à répétition, par ses émotions explosives. « Regardez-moi autrement » nous dit la fillette prostrée dans son coin, qui évite le regard, le contact, le sourire. « Regardez-moi autrement » nous dit le gamin trop poli, trop conforme, qui ne laisse rien transpirer de ce qu'il ressent vraiment. « Regardez-moi autrement » nous dit cette maman en perte de repères, à élever seule son enfant qui dépasse constamment les limites. On le voit, dans nos vulnérabilités, tout le monde n'a pas de façon égale un capital affectif, de sécurité, et surtout d'estime de soi pour tenir le coup, pour garder la tête hors de l'eau, pour exister sans dépendre du regard de ces autres qui comptent sans compter, qui admirent en jalosant, qui ne donnent pas une « vraie » place, qui portent plutôt en eux l'indifférence même parfois s'ils se prénomment « famille », « parents », « amis »...

Quel choix reste-t-il alors, quand le château de cartes s'effondre, qu'il n'y a personne avec qui se constituer, se construire, personne également à qui se confier, quel choix reste-t-il, si ce n'est celui de l'immédiateté, d'instaurer des relations « utilitaires » où l'autre n'est plus qu'un objet, un outil pour arriver à ses fins, du consommable, et d'avoir l'impression de pouvoir se combler de tout et de n'importe quoi, même si rien ne remplit, qu'il en faut toujours plus... Quel choix reste-t-il si ce n'est de continuer à vouloir attirer l'attention sur soi, peu importe comment, pour avoir encore l'impression d'exister ? Ce « écoutez-moi », ce « regardez-moi », deviennent alors une bouteille à la mer, un cri, un appel. C'est le cri de cette solitude affective, de ce manque de rencontres vraies, de chaleurs, d'amitiés. Compter pour quelqu'un, être important à ses yeux, mais vraiment ! Pas dans les promesses qui ne tiennent pas, dans les paroles bateaux dites machinalement, dans les fausses excuses pour éviter de s'impliquer.

« J'existe, s'il vous plaît, j'existe, j'ai plein d'amis sur les réseaux sociaux qui me « likent ». Je déballe ma vie, mes lieux communs, mes rengaines à qui veut les voir, sans filtre, prêt à tout pour avoir un maximum de « followers ». »

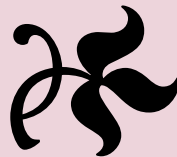
Qui peut tenir ce rôle, pour tenir ce cap, si ce n'est un tuteur, cette personne « vraie » qui amène la fiabilité, la cohérence, la bienveillance, l'affectif, le dialogue, mais aussi les limites, et qui ne se cache pas derrière ce masque de la juste distance, celle qui marque justement la distance, mais la bonne distance, celle qui parle « vrai », qui ne triche pas, celle qui correspond le mieux à cette personne-là à ce moment-là, et qui sort enfin de l'indifférence pour porter la différence. Car c'est le regard de l'indifférence qui éteint la flamme dans le cœur des personnes. Un regard indifférent qui, pour beaucoup, se met en place pour se préserver, pour ne pas être touché par l'autre, ne pas mettre en danger son petit monde serein. Surtout, ne pas prendre le risque, le risque de montrer sa vulnérabilité, de se laisser émouvoir, de se laisser porter par un élan de confiance, car sinon, je vais me faire avoir, on va profiter de ma naïveté, on va me tromper, me manipuler, peut-être me faire souffrir...

Quoi de plus normal de se protéger, de se prémunir contre tout ce qui peut me blesser, me faire perdre l'équilibre, me déstabiliser. Et face à celui qui m'interpelle le plus, dans son paroxysme à vouloir « être », et qui vient me déranger, me bousculer, puis-je donner autre chose que ces craintes qui paralysent, puis-je proposer autre chose que mes visions stéréotypées et ma méfiance face à ses demandes affectives ou autres, afin qu'il se sente écouté, considéré, exister ? Comment finalement se laisser encore « toucher » Pour cela, il faut avoir gardé le goût de l'autre, ce goût qui s'ouvre au pari de l'aventure sans certitude, sans filet de sécurité. Ce goût qui correspond également à mon besoin d'être, de me fonder, de m'établir aussi comme personne qui compte, de me composer à la partition des autres.

Cela m'amène à oser la rencontre, à m'y impliquer, à sortir de ce déterminisme qui m'inculque la méfiance, à m'essayer à la confiance, dans les balises des expériences passées qui permettent de poser un cadre clair dans les attentes de chacun : ce que je peux offrir, dans un premier temps, ce que j'attends de cet autre. Ce qui peut évoluer, au fil de notre histoire commune, ce qu'il y aura lieu de remettre au point. Un pas, puis un autre, la marche viendra après. La confiance ne se donne pas, elle se construit. Dans l'apprentissage de l'un vers l'autre, il faut mettre des étapes, il faut du temps, de la patience. Il faut accepter les pas de côtés parfois, l'essai-erreur est permis, si c'est pour mieux recommencer autrement, si la volonté de mieux-faire est établie. Les pas en arrière, parfois aussi, dans la nécessité de se recentrer, de revenir dans un espace plus rassurant, connu.

Et dans mon regard bienveillant à l'autre, sortir de l'urgence à répondre aux demandes et sollicitations immédiatement, et surtout de l'urgence à répondre à toutes les demandes, même si du premier abord, elles me semblent légitimes. Sentir alors les demandes excessives qui doivent être canalisées dans des possibles et des impossibles, dans un acceptable où chacun s'y retrouve.

Quoi de mieux que de partager un plaisir de bien-vivre ensemble, un quotidien rassurant émaillé de petites et parfois de grandes surprises, et rythmé par des petits rituels conviviaux : le repas tous ensemble, des activités qui impliquent tout le monde, des balises claires pour chacun. Ce sont les petits gestes et les petites attentions au jour le jour avec une réelle écoute, et un réel regard, qui amènent l'autre à sortir de sa précarité relationnelle et affective en lui permettant de discerner le mieux en lui, de retrouver une sensibilité positive aux événements qui le traversent, de retrouver de l'authenticité dans sa relation aux autres. 🐼



Novembre 2024

Est-ce que ce monde est sérieux ?

C'est la question que se pose le taureau dans l'arène, dans la chanson de Francis Cabrel, quand il voit qu'il n'y a pas d'issues. C'est une question que nous nous posons régulièrement aussi, en constatant le parcours catastrophique de certains jeunes qui atterrissent chez nous. Entre la révolte et l'impuissance, nous voulons nous inscrire dans le pari de devenir alors comme un havre où ces jeunes peuvent enfin se poser en sécurité.

Mais sérieusement ! Que diable allons-nous faire dans cette galère ? Sommes-nous un brin masochistes pour vouloir travailler dans un secteur qui n'intéresse personne, qui a peu de moyens, et qui nous fait rencontrer la détresse humaine, la violence, la souffrance ? Pour quelle raison est-ce que nous continuons à nous engager et à perdurer dans cette profession s'il n'y a pas, par ailleurs des enjeux personnels qui nous portent ? Mais quels enjeux ? On pourrait en nommer quelques-uns : besoin de reconnaissance, de réparation, sentiment d'utilité, besoin de donner un sens à son existence, besoin d'intensité dans les contacts humains...

De là à dire que l'on y prend son pied, il n'y a qu'un pas, que nous franchissons de temps en temps en nous disant : finalement, j'y trouve quand même mon compte ! Pourtant, il est vrai qu'il y a beaucoup de choses cassées, dans les crashes successifs qui ont amené ces jeunes jusqu'à nous. Et nous constatons au jour le jour qu'il va être difficile de recoller tous les morceaux, que beaucoup de choses sont trop détériorées. Il nous faut donc partir du constat que ces petits humains abîmés vont le rester pour une part, toute leur vie. Vision pessimiste, décourageante, qui vient percuter de plein fouet notre motivation à les accompagner au mieux : « est-ce que cela en vaut vraiment la peine ? »

Heureusement, il reste aussi cette autre part, celle de l'ange, indicible, qu'on arrive pas au début à rationaliser, qui émerge simplement de la rencontre entre notre sensibilité et celle de cet autre, qui se ressent, entre notre investissement authentique et fort, et son incertitude quant à son sentiment sur sa propre valeur, rencontre qui crée tout doucement un lien interpersonnel de confiance. Tout doucement, car cette part de l'ange a ce côté aérien, volatile, qui a besoin à la fois d'être contenu pour ne pas se disperser, et qui à la fois demande beaucoup de prudence et de réflexion afin de l'aborder, sans brusquer les choses, et sans vouloir anticiper sur des résultats tangibles. Et de fait, il ne faut pas nous mettre en tête de changer la personne pour qu'elle corresponde à ce que nous voudrions qu'elle soit, mais bien induire chez elle ce changement en lui offrant d'autres perspectives, de nouvelles expériences bénéfiques, de la sécurité et de la bienveillance. Et tout cela, en tenant compte des bagages, encore bien lourds à porter, qu'elle traîne derrière elle.

Combiner ce sentiment d'être légitime dans notre accompagnement avec cette part qui est celle d'un ange, amène une énergie positive, bienveillante, et nous invite à éviter la morosité, à ne pas rester bloquer sur tout ce qui ne va pas, et bien d'accompagner le jeune dans une vision optimiste où il en résulte nécessairement quelque chose, pour l'un et pour l'autre, ne fût-ce que le plaisir de partager ensemble un bout de chemin

En résumant le métier d'éducateur, Jean Cartry (dans la revue « Le lien social ») retient 4 maître-mots : l'engagement, la responsabilité, la vie quotidienne, et l'équipe. Il manque donc un autre mot essentiel qui enrobe les quatre autres. C'est le mot plaisir.

S'engager dans les métiers de l'humain présuppose une réelle préoccupation de l'autre. En avoir une vision dépressive persistante et s'enfermer dans la plainte ne change donc en rien la situation. Même s'il est vrai que l'engagement ne prédéfinit pas que l'aide ou l'accompagnement apporté va solutionner toutes les difficultés rencontrées, la mise en perspective de celles-ci, parfois rien qu'en permettant leurs expressions, peut faire apparaître de nouvelles clés, des pistes peuvent être évoquées, la mobilisation de certaines ressources peut être activée. Partager la vie quotidienne, c'est aussi s'engager personnellement. Et si nous ne le faisons pas en y trouvant aussi notre part de satisfaction, nous ne ferons qu'appliquer des procédures, des consignes, sans réel échange avec la personne que nous accompagnons. Il ne peut y avoir de véritables rencontres que si nous nous y impliquons au même titre que l'autre, que nous avons l'envie du partage, et donc aussi du plaisir partagé.

Qui a dit que la bonne humeur était contagieuse ? Qui a dit qu'en toute chose ou situation, il y a du bon à en tirer ? La légèreté, la spontanéité sont des appels d'air efficaces qui viennent compenser le besoin de cadre parfois lourd à porter ou à vivre. Amenons un peu de notre folie dans ce quotidien bien structuré, pour vivre des moments extraordinaires, hors normes, qui vont marquer les cœurs et les esprits. Prenons-le comme un besoin vital, comme celui de respirer, pour les jeunes que nous accompagnions, mais aussi pour nous-même. Et dans tous les cas, et surtout dans les cas les plus difficiles, donnons-nous aussi l'obligation d'en voir des traits positifs, et ainsi ne pas « cataloguer » la personne à l'évènement, à la crise, au comportement, ... Notre responsabilité est alors de chercher ensemble des ouvertures, plutôt que de se bloquer devant des murs. Je pense que pour cela, il faut y croire nous-même, se mettre en mouvement, même si au départ cela nous semble dérisoire ou perdu d'avance. Il y a obligation d'un minimum d'optimisme pour sortir des ornières, même si la boue est persistante.

S'il y a encore parfois un clown triste qui traîne dans la tête, gommons-le par un sourire, un geste complice, une main tendue, un encouragement, une blague, un petit pas de danse, un poisson d'avril, même si on est en décembre, un saut dans les flaques, ou toutes autres joyeusetés que notre esprit délirant nous suggérera. Je vous le dis : il en va de notre santé mentale d'être un minimum fous. 🐼

**il ne faut pas nous mettre en tête
de changer la personne pour qu'elle
corresponde à ce que nous voudrions
qu'elle soit, mais bien induire chez elle
ce changement en lui offrant d'autres
perspectives, de nouvelles expériences
bénéfiques, de la sécurité
et de la bienveillance.**

Août 2025

Émilie jolie

La petite Émilie était remontée dans son unité de vie avec Anna, l'éducatrice, les yeux secs, sans un mot. Elle avait été directement dans sa chambre. C'était attendu, du moins par les adultes : une fois de plus, sa maman avait fait faux-bond, n'était pas venue au rendez-vous. L'assistante sociale avait prévenu le SPJ de la nouvelle défection de la maman, avec ce sentiment d'impuissance, et de constater que, malgré les efforts de tous, rien ne changeait.

Mathieu, le chef-éducateur était resté en plus de l'équipe prévue, car tous s'attendaient à la tempête après l'apparente accalmie. Tous étaient révoltés par la situation, maudissant intérieurement cette mère, mais surtout sans le dire à la gamine aux risques de s'attirer les foudres de celle-ci : car la maman, idéalisée par Émilie faute d'être présente physiquement, ne pouvait donc être responsable de rien. C'était la faute du SPJ, du juge, et en finalité des éducateurs et éducatrices si elle n'avait, une fois de plus, pas pu venir.

C'était la première phase du scénario, sans doute pour tenter d'occulter la souffrance et la déception sous-jacente. Et de fait, la petite trouva sa cible désignée dans la personne du chef-éducateur qui essuya toutes les vindictives en tentant de la calmer. Voyant que cela ne suffirait pas, Mathieu parvint à la maintenir dans ses bras, laissant alors éclater la colère de la petite qui rua de toutes ses forces pour sortir de l'étreinte. Finalement, l'enfant finit par craquer et se mit à sangloter. « C'est pas juste » dit-elle.

C'est vrai que c'est injuste renforça Mathieu. Il n'avait pas besoin de surenchérir. Ils s'étaient compris tous les deux. Dans son for intérieur, Mathieu pensa que décidément, c'était encore une enfant dont la bonne fée avait oublié de se pencher sur son berceau à sa naissance. « Surtout ne pas s'apitoyer ! » dit une petite voix dans sa tête. « Mais comprendre sa souffrance, oui ». Il avait retenu de ses lectures du philosophe Comte Sponville qu'il ne fallait pas pleurer avec les personnes en souffrance, mais bien de les attirer un maximum vers la vie...

Mathieu pensa à Gérard, avec son atelier d'expression musicale, et à Cathy et son atelier d'art graphique. Cela pouvait aider Émilie, mais cela ne suffirait pas. La psychologue avait aussi proposé ses services, mais sans grande conviction, Émilie restant toujours très « en surface » lors des rencontres avec elle.

Il la garda quelque temps dans ses bras en la berçant doucement. Il se mit à fredonner « Emilie jolie », la chanson du conte musical. C'était un pari risqué, car il ne l'avait jamais utilisé dans un contexte de crise. C'était le moment complice qu'il avait développé avec elle, et qu'il utilisait de temps en temps avec humour quand l'opportunité se présentait. Emilie faisait alors semblant d'être outrée en entendant la chanson en disant : « arrête avec ça ! » mais un large sourire illuminait toujours son visage. Mathieu, en vieux briscard de la relation éducative, avait ainsi développé avec chaque enfant dont il s'occupait un moment complice bien spécifique, allant du petit surnom, du jeu de main pour se saluer au clin d'oeil entendu, ... Le pari cette fois-ci fut payant, car il sentit Emilie se détendre complètement dans ses bras. « Tu veux un verre d'eau » proposa alors Mathieu. Elle acquiesça tout en essuyant ses larmes avec ses mains.

Mathieu savait que dans les jours qui allaient suivre, ce serait compliqué. Les demandes constantes d'attention, d'exclusivité, ainsi que les demandes pour avoir toujours quelque chose de plus, déjà bien installées chez la gamine en temps normal, allaient exploser de façon exacerbée.

La logique de compensation (vous me devez, car je n'ai rien reçu) était bien ancrée chez elle. Et ne pas entrer dans son jeu équivalait à se faire massacrer, surtout dans les moments difficiles (heureusement la plupart du temps verbalement). L'équipe éducative y était préparée, chacun savait minimiser les excès mais surtout tenait le cap coûte que coûte sur les règles et les rituels, malgré les coups de butoirs répétés. Tenir était la meilleure façon de la rassurer, et lui offrir le minimum d'attention permettait de la faire exister au-delà de ses symptômes envahissants. Pour être complet, il fallait aussi anticiper au maximum avec elle tous les changements pour

Émilie faisait alors semblant d'être outrée en entendant la chanson en disant : « arrête avec ça ! » mais un large sourire illuminait toujours son visage.

apaiser quelque peu ses angoisses d'abandon. Le problème, c'est que cela prenait parfois énormément de temps avant qu'elle ne s'apaise. Surtout qu'il y avait les autres enfants, qui méritaient aussi l'attention de l'équipe.

Dans la charte de l'unité de vie, co-écrite avec l'équipe éducative et les jeunes apparaissait, à côté des valeurs de respect de soi et des autres, ce que l'équipe éducative avait nommé « l'engagement réciproque », avec, d'un côté toute une série de droits que les enfants pouvaient revendiquer, mais également toute une série de devoirs dans ce qui était attendu d'eux dans leurs relations avec eux-même, avec les autres, et dans les attendus pour vivre en société. Ce fondement commun, affiché aux yeux de tous, servait de socle de référence pour tous les événements de la vie quotidienne.

**Heureusement,
les éducateurs et
éducatrices de
l'équipe étaient
expérimentés, formés
à regarder au-delà
des symptômes
comportementaux liés
à l'abandonnisme**

Et en bas de la charte, écrit en caractère gras, une phrase laconique :
« TU AS LE CHOIX DE DEVENIR... »

Dans les moments où les jeunes étaient accessibles au raisonnement, cela devenait un outil puissant pour remettre les pendules à l'heure. Mais c'était hélas rarement le cas pour Émilie, du moins en apparence. Ce n'est pas parce que c'est balayé d'un revers de main ou effacé d'un haussement d'épaule que ce n'est pas entendu » avait indiqué le responsable pédagogique. « Il faut toujours que la règle soit prononcée, quoi qu'il arrive » L'indifférence d'Émilie montrait juste l'énorme cuirasse qu'elle avait construite autour d'elle, dans un mécanisme de survie.

Heureusement, les éducateurs et éducatrices de l'équipe étaient expérimentés, formés à regarder au-delà des symptômes comportementaux liés à l'abandonnisme, et à chercher les petits moments de grâce où Émilie était dans un affectif vrai, qu'elle prêtait de l'attention et parfois de l'empathie aux autres, qu'elle ouvrait un peu sa cuirasse pour révéler la petite fille fragile. « Quand on trouve des braises, il faut souffler dessus » avait résumé le directeur lors d'une réunion. Et des braises, heureusement, il y en avait encore.

Cette histoire est fictive, mais chacun va sans doute y retrouver une part de lui-même ou d'événements qu'il a vécu. L'attitude éducative peut permettre à certains jeunes, bien abîmés par la vie, de trouver au minimum un espace un peu plus serein, et au mieux de retrouver confiance en eux et surtout en l'adulte. Ce sont les prémices de la création d'un lien, qui va créer un espace commun où chacun va pouvoir vivre des expériences positives et de s'épanouir un peu plus. 🍀

